



LES LEÇONS D'INTRODUCTION À LA PSYCHANALYSE

Renseignements : Remi Lestien, r.lestien@orange.fr, 06 08 93 13 79

2023-2024 :
Pourquoi tant de haine

LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr - uforca.nantes@gmail.com

Tél. 06 72 15 52 65
1 rue Marcel Schwob 44100 Nantes

UFORCA - Pour l'université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse,
Université Paris VIII

Ces derniers temps, la haine se manifeste avec une particulière virulence, souvent ostentatoire : les réseaux sociaux notamment en sont le terrain privilégié. Pourtant ce n'est pas moins un sentiment universel et inépuisable, largement partagé par ceux qui composent ce qu'on appelle l'humanité : pas de haine chez l'animal. À partir de la découverte de l'inceste, Freud le précisait, la constitution de tout groupe humain a pour origine la haine de l'Autre. Ce point commun de la haine devient la condition de rassemblement de tous ceux qui, de fait, revendiquent la même jouissance. Notre époque qui est celle des communautés de jouissance ne peut plus parler à cette logique en s'abritant sous des idéaux fédérateurs, car les figures de maître sont dorénavant malmenées par la science qui altère leur autorité d'antan.

Si la haine se donne des raisons elle est pourtant sans raison. La haine n'est pas agressivité, rage ou colère, la haine est une passion, une passion de l'être, que l'on retrouve tout autant dans l'expérience analytique que dans les faits de civilisation. Une passion de l'être qui vise l'être de l'Autre tout en se retournant sur le sujet lui-même. Pour rendre compte de cette proximité insidieuse et périlleuse, Lacan, en 1948, dans « L'agressivité en psychanalyse » prend aux sérieux le concept de pulsion de mort de Freud. Mais il ira plus loin avec le terme d'extimité. Le plus intime du sujet est en même temps le plus étranger, que l'on souhaiterait extirper de soi. La haine n'est pas étrangère à cette jouissance Autre. Lacan pronostiquait dans « Télévision » la montée de la ségrégation et du racisme.

Pourquoi tant de haine — il ne s'agit pas de s'interroger, mais de donner réponse de ce qu'enseigne l'expérience analytique.

LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2023-2024 :
Pourquoi tant de haine

Commentaires d'extraits du texte de Jacques Lacan « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966.

Leçon 6, le 14 mars 2024 : *La structure paranoïaque du moi. Thèse IV : L'agressivité est la tendance corrélative... p. 112 à 114.*

La structure paranoïaque du moi, par Éric Zuliani

La structure paranoïaque du moi est une thèse que Lacan avance dans la partie que j'avais à étudier dans le passage suivant : « C'est pourquoi jamais (...) le moi de l'homme n'est réductible à son identité vécue ; et dans les disruptions dépressives des revers vécus de l'infériorité, engendre-t-il essentiellement les négations mortelles qui le figent dans son formalisme. « Je ne suis rien de ce qui m'arrive. Tu n'es rien de ce qui vaut. » Aussi bien les deux moments se confondent-ils où le sujet se nie lui-même et où il charge l'autre, et l'on y découvre cette *structure paranoïaque du moi* qui trouve son analogue dans les négations fondamentales, mises en valeur par Freud dans les trois délires de jalousie, d'érotomanie et d'interprétation. C'est le délire même de la belle âme misanthrope, rejetant sur le monde le désordre qui fait son être. »¹

Tirons deux éléments de ce passage.

D'abord que ces vécus d'infériorité se disent au XXI^e siècle comme « manque de confiance en soi », plainte qui peut rencontrer les différentes techniques prétendant redonner cette confiance. Mais dans ces démarches, comme nous allons le voir, la fonction de l'Autre est occultée.

Ensuite, que Lacan illustre cette structure paranoïaque du moi en faisant valoir la psychose ; c'est la référence aux trois délires repérés par Freud, mais aussi le délire commun qui consiste à rejeter sur le monde le désordre qui nous constitue : c'est la posture de la belle âme.

Quel est le ressort de cette structure paranoïaque du moi ? Cette dernière se constitue entre le *Tu* et le moi ; c'est du *Tu* (de l'autre) que découle le moi. D'où le court dialogue que Lacan

¹ J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 114.

insère : *Je ne suis rien de ce qui m'arrive. Tu n'es rien de ce qui vaut*, ce qui fait du sujet un irresponsable vaurien.

Précession de l'Autre

Cette structure paranoïaque du moi est une sorte de temps logique dans la constitution du sujet, valable pour tous. Lacan s'est attaché, au début de son enseignement, à démontrer que le Un du moi transite par l'Autre, qu'il en émane, que l'Autre précède l'Un.

Cette mise en évidence de cette précession de l'Autre dans le premier enseignement de Lacan, accompagne ce qu'il vise à dissoudre les racines paranoïaques du sujet.

Cette opération de dissolution se réalise par la parole du sujet qui se déploie à partir du champ du langage ; et pour Lacan, le langage, dès les années 30, est une donnée irréductible qui a pour fonction de constituer le lien social. Nous avons donc déjà le langage situé entre témoignage singulier et social, lui permettant de ne pas scinder la réalité humaine entre le faux binaire individuel/collectif : l'Autre y a toujours sa place et y assume sa fonction comme nous le verrons tout à l'heure en examinant un texte de Freud. C'est à ce croisement que Lacan pense l'expérience analytique et voit dans le langage une sortie de la paranoïa. Le premier mouvement de l'enseignement de Lacan met à jour ce rapport à l'Autre, un rapport heurté, problématique, d'où ce texte sur l'agressivité. On y lit un certain refus du sujet mais doublé d'un consentement de l'Autre, par une hostilité doublée d'un attachement. En somme, le sujet oscille entre identification et agression. Ce premier enseignement de Lacan est parcouru par un refus de l'Autre : ce refus a un nom, celui de la méconnaissance qui relève du moi, méconnaissance sur fond de consentement dans la névrose, méconnaissance sur fond de rejet radical dans le registre de la psychose. D'où le terme de « connaissance paranoïaque » que vous trouvez à la page 111, sorte de bonne forme ou forme idéal du « savoir », et que l'on trouve déjà dans sa thèse. D'où son invention aussi du stade du miroir.

Ce stade du miroir met en forme le drame du rapport à l'Autre, un rapport parfaitement instable qui oscille entre l'autre c'est moi, et l'autre qui me dépossède de mon être. Face à ce constat la position de Lacan est la suivante : la structure paranoïaque du moi et comment la surmonter.

Je repars de la version du stade du miroir de 1938 que l'on trouve dans le texte de Lacan « Les Complexes familiaux » où Lacan l'analyse en termes de complexe d'intrusion.

Ce qui apparaît comme le drame essentiel de l'existence de *l'infans*, c'est le fait de se connaître des frères, c'est l'intrusion du semblable appréhendée par le sujet non pas sur le mode de l'accord mais sur celui de la jalousie. D'où, dans l'extrait que j'avais à commenter, la référence à Saint Augustin : « J'ai vu de mes yeux et j'ai bien connu un tout petit en proie à la jalousie. Il ne parlait pas encore, et déjà il contemplait, tout pâle et d'un regard empoisonné, son frère de lait. »² Lacan donne à la jalousie un rôle fondamental dans ce qu'il appelle la genèse de la sociabilité et de la connaissance humaine : l'entrée de l'Autre se fait sous les espèces de la rivalité, ce qui introduit à une dialectique de l'identification et de l'agressivité. Cette dialectique comporte en son sein un principe : frapper l'autre, c'est se frapper soi-même. C'est ce qui conduit Lacan à avancer, dans sa thèse, les termes de *paranoïa d'autopunition*, deux termes qui ne vont pas d'évidence ensemble. Le terme d'autopunition entendu comme *frapper l'autre c'est se frapper soi-même* permet de saisir le cas Aimée, cas de la thèse de Lacan,

² *Ibid.*

et est présent dans le stade du miroir sous les espèces de l'intrusion de l'autre. Cette matrice du stade du miroir, où se constituent la jalousie et donc la concurrence, donne leur forme aux pulsions : principalement pulsions sadomasochiste et scopique qui participent à l'agressivité contre le semblable. Mais il y a un plus dans ce texte sur l'agressivité, et que vous trouvez en bas de la page 113 : « Cette forme (*cette organisation passionnelle du moi*), se cristallisera dans la tension conflictuelle interne au sujet, qui détermine l'éveil de son désir pour l'objet du désir de l'autre (...) »³. En d'autres termes, les voies de sortie de cette mortelle *organisation passionnelle du moi*, sont l'Autre, le désir du sujet mais aussi « l'histoire du sujet »⁴. Avec ce texte, nous sommes à cinq ans du lancement véritable de son enseignement, qui commence avec « Fonction et champ de la parole et du langage », et nous avons déjà ce qu'il y élaborera : le langage comme lien social, la fonction de l'Autre, le désir et l'histoire comme venant transcender cette structure paranoïaque du moi.

Une conception inédite de la psychose

Mais Lacan réfère cette structure paranoïaque du moi aussi à la psychose, quand il fait référence aux trois formes de délire repéré par Freud. Continuons alors de nous laisser guider par le texte des « Complexes familiaux » auquel Lacan fait d'ailleurs référence dans cette thèse IV en ces termes : « Ainsi se série de façon continue la réaction agressive, depuis l'explosion brutale autant qu'immotivée de l'acte à travers toute la gamme des formes des belligérances jusqu'à la guerre froide des démonstrations interprétatives, parallèlement aux imputations de nocivité qui, sans parler du *kakon* obscur à quoi le paranoïde réfère sa discordance de tout contact vital, s'étagent depuis la motivation, empruntée au registre d'un organicisme très primitif, du poison, à celle, magique, du maléfice, télépathique, etc. (...) Cette série (...), j'ai montré qu'elle tenait dans chaque cas à une organisation originale des formes du moi et de l'objet qui en sont également affectés dans leur structure (...) ».⁵

C'est bien dans « Les complexes familiaux » qu'il construit une psychopathologie des psychoses à partir de la structure paranoïaque du moi et de l'objet.

Dans ce texte, il propose une série de quatre déclinaisons : des formes de l'objet ; des personnages du complexe familial ; des thèmes familiaux et enfin, des formes du moi.⁶

Les formes de l'objet

1 – *Aux franges du complexe Œdipien, c'est-à-dire côté sortie du stade du miroir* : L'objet œdipien se réduit à une structure de narcissisme secondaire ; il ne connaît alors pas d'équivalence possible, ne peut être compensé et ne peut rentrer dans un quelconque compromis : c'est le délire de revendication.

2 – *Au beau milieu du complexe d'intrusion* : L'objet est sous le coup d'un Idéal qui ne se résout pas par l'identification. Par conséquent, cet idéal reste extérieur sous les formes de reproche et de surveillance, c'est le délire sensitif de relation.

3 – *En-deçà du narcissisme primaire, c'est-à-dire côté tranchant mortel du stade du miroir* : Le surmoi non refoulé agit sous la forme de l'intrusion : c'est le syndrome de

³ *Ibid.*, p. 113.

⁴ *Ibid.*, p. 114.

⁵ *Ibid.*, pp. 110-111.

⁶ *Ibid.*, p. 63 à 68.

persécution interprétative ; désagrégation du moi et existence d'un double qui s'oppose au sujet (écho et hallucinations verbales) : psychose hallucinatoire ; mégalomanie où il s'agit moins du moi que du corps.

Les personnages du complexe familial

1 – *Aux franges du complexe Œdipien, c'est-à-dire côté sortie du stade du miroir* : Le revendicateur a affaire de manière conflictuelle avec le cercle de famille et son conjoint (stagnation dans le registre familial) ;

2 – *Au beau milieu du complexe d'intrusion* : Le persécuté a affaire à des substituts imaginaires du père, du frère ou de la sœur ;

3 – *En-deçà du narcissisme primaire, c'est-à-dire côté tranchant mortel du stade du miroir* : Le mégalomane a des généalogies extraordinaires et des filiations secrètes imaginaires coupées de toute réalité.

Les thèmes familiaux

1 – *Aux franges du complexe Œdipien, c'est-à-dire côté sortie du stade du miroir* : Pour le revendicateur : contingence des griefs qu'il allègue contre les siens qui laisse une certaine souplesse à la conviction délirante ;

2 – *Au beau milieu du complexe d'intrusion* : Portée existentielle des thèmes de spoliation, d'usurpation et de filiation chez le persécuté qui donne une certaine identité au sujet ;

3 – *En-deçà du narcissisme primaire, c'est-à-dire côté tranchant mortel du stade du miroir* : Plus radical, identification à quelque héritier, à l'épouse secrète de quelque Prince, au Père tout puissant, à la victime filiale, à la mère universelle, à la vierge primordiale.

Les formes du moi

1 – *Aux franges du complexe Œdipien, c'est-à-dire côté sortie du stade du miroir* : Pour le revendicateur : une force d'affirmation souvent communicative ;

2 – *Au beau milieu du complexe d'intrusion* : Pour le persécuté : le moi reste dans une intention démonstrative ;

3 – *En-deçà du narcissisme primaire, c'est-à-dire côté tranchant mortel du stade du miroir* : Du côté de la paraphrénie : une discordance entre croyance et conduite (affirmation du moi inexistante).

Tout le monde est fou

Vous constatez que cette « structure paranoïaque du moi » est à un double carrefour : il est au joint entre le normal et le pathologique ; il est au joint entre l'individu et le collectif.

I — Le normal et le pathologique

L'aphorisme *Tout le monde est fou*⁷ a été prononcé par Lacan à la toute fin de son enseignement, et il a été récemment mis à l'étude du Congrès de l'AMP qui vient d'avoir lieu⁸. Mais on voit que très tôt dans son enseignement, Lacan introduit un universel de la folie. Il entre dans la psychanalyse en démontrant l'illusion trompeuse de l'identité à soi-même prise pourtant comme boussole par les post-freudiens. Or, pour Lacan, le moi n'incarne pas cette fonction de synthèse qui permettrait au sujet de s'adapter à la réalité. Lacan introduit un autre point de départ à sa conceptualisation : le risque de la folie est chez chacun : « L'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté », écrivait-il en 1946⁹.

C'est une des premières réponses de Lacan à l'ego psychologie, dégageant ainsi une autre voie pour l'expérience analytique qui tient compte du fait que c'est dans l'autre que le sujet s'identifie et même s'éprouve en premier, ce que démontrent les phénomènes de captation, qui ne sont pas empathie, « dont tout démontre l'absence dans la prime enfance (...) ».¹⁰

C'est l'identification à cette forme qui va lui donner un sentiment de maîtrise dans la constitution de son moi, elle est promesse de résolution, mais promesse illusoire au regard de l'impuissance qu'il rencontre en lui. Lacan fait valoir la dimension d'assomption jubilatoire éprouvée dans l'expérience du miroir, mais éclaire aussi sa face dépressive due à l'aliénation à l'autre qui en découle. Paradoxe, donc : « Dans ce mouvement qui mène l'homme à une conscience de plus en plus adéquate de lui-même, sa liberté se confond avec le développement de sa servitude. »¹¹

II — L'individu et le collectif : Ressentiment : lien social et paranoïa

Second carrefour, la structure paranoïaque du moi est aussi au joint entre l'individuel et le collectif, comme l'indique Lacan dans la partie que j'avais à commenter : « L'expérience subjective doit être habilitée de plein droit à reconnaître le nœud central de l'agressivité ambivalente, que *notre moment culturel* nous donne sous l'espèce dominante du *ressentiment*, jusque dans ses plus archaïques motions chez l'enfant. »¹² En d'autres termes, cette structure paranoïaque du moi donne forme au lien social du « moment culturel », dit Lacan, tout autant qu'il structure l'enfant en développement.

Freud, a abordé dans son œuvre cette question du lien social. Dans sa « *Psychologie des foules et analyse du moi* », Freud, examinant un lien possible entre la psychologie individuelle et la psychologie des groupes, finit par considérer que ces deux types de n'en sont qu'une : c'est la fonction de l'Autre qui les confond. Dans ce même texte, il définit l'être parlant, moins mu par un instinct grégaire que par une nécessité d'attachement à la fonction de meneur. Mais plutôt que de mettre l'accent sur la figure de celui-ci, Freud accentue cette nécessité pour le sujet d'un lien à l'Autre. Cet accent permettrait aujourd'hui d'éclairer les phénomènes d'emprise qui font la Une de notre actualité (Cf. aussi la servitude volontaire de La Boétie). En un autre

⁷ J. Lacan, « Lacan pour Vincennes ! », *Ornicar ?* n° 17 / 18, printemps 1979, p. 278.

⁸ On se reportera aux travaux préparatoires au Congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse, *on line* : <https://congresamp2024.world>

⁹ J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, op. cit., p. 176.

¹⁰ J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », op. cit., p. 113.

¹¹ J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, op. cit. p. 182.

¹² J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », op. cit., p. 114.

endroit du texte, Freud discute du « narcissisme des petites différences »¹³ : il y évoque la haine et l'amour, indiquant le contrecoup de l'amour porté au meneur : « L'agressivité part vers l'extérieur du groupe, vers ceux qui ressemblent le plus aux membres du groupe sans y appartenir. » Ainsi, « des groupes ethniques étroitement apparentés se repoussent réciproquement, l'Allemand du Sud ne peut sentir l'Allemand du Nord, l'Anglais dit tout le mal possible de l'Écossais, l'Espagnol méprise le Portugais. »¹⁴

Pour Lacan, le lien social finit de se formaliser par son invention des quatre discours. Je souligne simplement que la structure des discours permet d'inclure dans la ronde non seulement les éléments symboliques – le signifiant, le savoir et le sujet, mais aussi celui de la jouissance – l'objet *a*. Comme l'avait rappelé Remi Lestien, non seulement le lien social oblige par sa structure symbolique, mais il est aussi au service de la jouissance. Le symbolique produit de la jouissance, et elle en est aussi à la racine : elle est présente dans tout lien social.

Lacan, dans le séminaire XVIII, reprenant le texte de Freud cité plus haut, dit ceci : « Ce qui, dans un discours, s'adresse à l'Autre comme un *Tu*, fait surgir l'identification à quelque chose qu'on peut appeler l'idole humaine. (...) Dans tout discours qui fait appel au *Tu*, quelque chose provoque une identification camouflée, secrète, qui n'est que celle à cet objet énigmatique qui peut n'être rien du tout, le tout petit plus-de-jouir d'Hitler, qui n'allait peut-être pas plus loin que sa moustache. Voilà qui a suffi à cristalliser des gens qui n'avaient rien de mystique, qui étaient tout ce qu'il y a de plus engagé dans le procès du discours du capitaliste, avec ce que cela comporte de mise en question du plus-de-jouir sous sa forme de plus-value. »¹⁵

Ce moment conceptuel du Lacan des années 70 met en lumière que nous nous identifions non seulement à l'image de l'autre, ce serait l'enseignement du stade du miroir, non seulement aux insignes de l'Autre, comme le montre l'Œdipe par exemple mais aussi à sa jouissance. — c'est ce qu'enseigne à Lacan son analyse du plus-de-jouir. Dans le cas d'Hitler, l'identification se fait à une jouissance paranoïaque qui alimente une certitude, celle attribuée à la race juive d'une jouissance interdite, impossible.

Enfin, Jacques-Alain Miller, dans son texte « Le salut par les déchets »¹⁶, désigne la jouissance sociale comme paranoïaque : « La paranoïa, celle dont je parle au sens étendu, si je puis dire de "paranoïa tempérée", est consubstantielle au lien social. Elle est présente et active dès le stade du miroir, matrice de l'imaginaire. La moindre chaîne signifiante, le signifiant le plus élémentaire, obscur oracle symbolique, véhicule cette paranoïa, et on peut dire que cette paranoïa motive aussi bien toute défense contre le réel. »¹⁷

Définissant la paranoïa comme défense contre le réel, elle apparaît comme une fonction positive : cette paranoïa tempérée stabilise, structure un monde. Face à l'Autre que peut représenter l'état, le gouvernement, la bureaucratie, par exemple, et qui s'avancent sous l'accent de : « Je veux ton bien », considérer la virtuelle méchanceté de l'Autre, sa virtuelle volonté de jouissance, peut préserver. Lacan n'a-t-il pas dans ce texte que nous examinons sur l'agressivité, envisagé la cure analytique comme une paranoïa dirigée ? Le moment covid que nous avons traversé, par exemple, fut un moment où chacun a été confronté à un réel sans loi, loi qui furent rétablies en un temps record. On peut considérer que le foisonnement complotiste

¹³ S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 2001, p. 182.

¹⁴ *Ibid.*, p. 183.

¹⁵ J. Lacan, *Le séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 29.

¹⁶ J.-A. Miller, « Le salut par le déchet », *Mental* n° 24, avril 2010.

¹⁷ *Ibid.*, p.12.

fut une défense face à ce réel sans loi. À l'inverse, on peut dire que la cure est une paranoïa dirigée... vers ce réel sans loi afin qu'elle ne tourne pas au délire.

J.-A. Miller, dans cet article, évoque aussi la clinique de la désinsertion, d'une liberté radicale prise par certains sujets. Il ouvre une perspective de paranoïsation, par le lien social analytique de ces sujets. Entre érotomanie et persécution, J.-A. Miller réouvre la « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » — celle du transfert dans la psychose —, posée par Lacan en 1958. Car « il ne s'agit pas seulement d'obtenir une identification signifiante du sujet (...). Il s'agit d'une identification de jouissance au lieu de l'Autre, c'est-à-dire l'équivalent de ce que son fantasme procure au névrosé. Il s'agit de détacher de la jouissance une parcelle qui puisse faire objet, et d'abord l'objet d'une narration, d'un scénario – comme le scénario du fantasme [...] ». ¹⁸

C'est pourquoi le terme de *ressentiment* dont use Lacan pour qualifier le moment culturel est intéressant. Il a, en effet, une double valence¹⁹ : il est un sentiment de reconnaissance et, en même temps, il signifie la rancune et l'animosité que l'on ressent des préjudices que l'on a subis, sens opposés qui témoignent de l'ambivalence du sujet quant à l'Autre. Ce terme de *ressentiment* peut être rapproché de celui de transfert négatif, terme qui désigne, comme nous l'avons vu le nœud inaugural de la cure.

Éric Zuliani

¹⁸ *Ibid.*, pp. 13-14.

¹⁹ <https://www.cnrtl.fr/definition/ressentiment>